

Ciné-Bulles

L'oeuvre vidéo de Charles Guilbert et Serge Murphy : Scènes de la vie quotidienne

Manon Tourigny

Volume 25, numéro 1, hiver 2007

URI : id.erudit.org/iderudit/33570ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tourigny, M. (2007). L'oeuvre vidéo de Charles Guilbert et Serge Murphy : Scènes de la vie quotidienne. *Ciné-Bulles*, 25(1), 55-55.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



Scènes de la vie quotidienne

MANON TOURIGNY

Notre-Dame-des-Autres, publication qui accompagne l'intégrale de l'œuvre vidéographique (10 productions) de Charles Guilbert et Serge Murphy parue l'automne dernier, évoque par son titre un village et, très certainement, le lieu d'ancrage d'une communauté — ici liée au domaine artistique — qui s'exprime en images et en mots. Le livre présente un hommage d'une parenté certaine avec le travail des deux artistes qui ont exploré la vidéo comme des fragments à recomposer. Sous la forme d'un abécédaire, de courts textes s'enchaînent comme des scènes et permettent de saisir les thèmes des vidéastes, entre autres, l'amour, le désir et la fuite. Il est également question de cette ouverture vers l'Autre, en tant que source d'inspiration et matière première à l'élaboration des œuvres que les artistes ont su mettre en images depuis leur première bande, **Le Garçon du fleuriste** (1987), jusqu'au dernier opus, **Une chanson pour les fantômes** (2005).

Dès ses débuts, la signature du duo est facilement reconnaissable, celui-ci élaborant un corpus qui n'a cessé de se définir et de se raffiner avec le temps. Les deux artistes, provenant d'horizons artistiques différents (Guilbert de la littérature et Murphy des arts visuels), ont utilisé la vidéo comme un espace de création commun leur permettant une liberté et un certain éclatement des genres. Leur approche reste relativement marginale et oscille entre le cinéma, le documentaire, le récit, la performance, la chanson, les arts visuels et la poésie. La plupart des œuvres sont de longue durée, offrant l'espace nécessaire au développement de récits que le duo met en scène. Il y a aussi récurrence du format de présentation, c'est-à-dire que la structure narrative ressemble beaucoup au roman, avec en ouverture une citation d'un auteur, ce qui donne le ton à la suite du récit. Cependant, cette structure est loin d'être linéaire, chaque séquence ou chapitre constituant des fragments d'histoires entrecoupées par des fonds noirs ou de couleur. Parfois, on entre plus spécifiquement dans des tableaux surréalistes (un torse d'homme arborant des boules d'ouate, des bouts de doigts ornés de douilles à pâtisserie, une femme qui se brosse les cheveux derrière un banc de scie, etc.).

On y retrouve aussi des réflexions sur la création et l'angoisse que cela soulève parfois. **Le Garçon du fleuriste**, leur première œuvre, est construit à partir d'une succession de tableaux où différents personnages témoignent devant la caméra. Les sujets

abordés sont simples : une artiste parle de son dimanche dédié à la création, une autre des technicalités liées au travail dans une chambre noire et d'un certain recueillement que procure la photographie, un auteur décrit son espace d'écriture, etc. À travers ces témoignages, on entend également des confidences aussi saugrenues que celles sur l'utilisation d'une lessiveuse capricieuse ou encore une description d'une chambre offrant une belle vue sur la ville.

Les sujets abordés traitent souvent du quotidien, d'une réalité proche de la nôtre. Les personnages se livrent en prenant le ton de la confidence. Aussi, ils discutent à deux, mais rarement en groupe. Tout se passe dans des décors naturels, les personnages habitent des espaces familiers. Ils prennent place au salon, ils échantent autour d'une table, dorment dans un lit, etc. Ils vivent, littéralement. Parfois, il n'y a aucun décor, comme dans **Au verso du monde** (1994). Deux personnages évoluent dans une pièce où il n'y a que deux chaises. Ici, on sent une volonté de laisser toute la place à la réflexion et aux mots, les acteurs devenant les porte-étendards d'une réflexion critique sur la société, dénonçant une langue française malmenée et l'ignorance cultivée avec un certain bonheur.

Sois sage ô ma Douleur (et tiens-toi plus tranquille) (1990) livre une réflexion sur l'incommunicabilité, soulignée dans quelques échanges entre Nathalie Caron et Olivier Sorrentino, deux collaborateurs des vidéastes. Une immense théière, un buffet ou la porte du frigo fait office de paravent qui crée un certain blocage entre deux individualités qui n'arrivent plus à se rejoindre. Ce phénomène ne semble pas s'estomper aujourd'hui, ce qui ancre cette vidéo dans une réalité très actuelle.

En presque 20 ans de création, Charles Guilbert et Serge Murphy ont tissé une œuvre faite de la vie des autres, de leurs souffrances, de leurs désirs. Ce qui ressort de cette compilation, c'est l'ancrage autour des relations, qu'elles soient amicales ou amoureuses, qui se développent à partir de certains thèmes récurrents tels que les difficultés liées à la communication entre les gens ou encore à notre peur de l'engagement. Le duo souligne à sa manière les ravages de l'individualisme. Une œuvre sensible où chacun d'entre nous peut y trouver une résonance et une invitation à la réflexion. ■